

Article : "Notre librairie"

Auteur(s) : Notre Librairie ; Gérard Clavreuil

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

1 Fichier(s)

Citer cette page

Notre Librairie ; Gérard Clavreuil, Article : "Notre librairie", 1987

Consulté le 15/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/francophone/items/show/4109>

Copier

Description & analyse

Analyse 1987 "Notre librairie" ? Article incomplet / propos recueillis par Gérard Clavreuil

Contributeur(s)

- Élisabeth Degon
- Jules Musquin

Informations générales

Cote 16.1.4

Collation 3

Présentation

Date [1987](#)

Mentions légales

- Fiche : Élisabeth Degon, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Texte : Avec l'accord des ayants-droits de la famille Sassine, toute autre

utilisation que la consultation est soumise à leur autorisation

Nombre de pages3

Notice créée par [Jules Musquin](#) Notice créée le 08/09/2025 Dernière modification le 28/10/2025

qu'on en souffre, qu'on est malade d'écrire en français. Moi, par exemple, j'ai à la maison un frigidaire, une peugeot 304, ce sont des marques étrangères, mais je les utilise tous les jours, ce sont des véhicules. Comme une langue. Le français est un véhicule... Cela ne suffit pas aux universitaires, parce que c'est vrai et c'est simple. A chaque fois, les mêmes questions reviennent : pourquoi écrivez-vous en français ? Pourquoi n'écrivez-vous pas dans votre langue ?

Comment vais-je écrire dans ma langue ? Qui va me lire dans ma langue ? C'est comme nos chefs d'Etat, Sékou Touré en particulier, qui a été 26 ans au pouvoir, qui

avait interdit la langue française dans nos écoles... mais lui parlait en français, ne s'adressait au peuple qu'en français. Il y a une trentaine de langues chez nous. Si le Malinké parle malinké, il n'a plus de contact avec le Soussou ; et le Soussou il faut qu'il comprenne le Peul... C'est de la démagogie... Ce qu'aiment les universitaires, ce sont les petites querelles, chacun en profite pour prendre parti et tout le monde se bagarre là-dessus. Nous, on ne se sent pas concernés.

C'est pareil quand on me demande comment je me situe par rapport à Senghor, je ne vois pas où est le problème. On suit tous la même ligne. La négritude, ce fut d'abord et avant tout un mouvement de libération. Et pour moi, écrire c'est déjà un acte de libération de soi-même, par rapport à quelqu'un ou à quelque chose de plus global, plus théorique... Je n'ai pas à me situer par rapport à Senghor.

Moi, je suis le produit d'une triple éducation : mon père est libanais de culture arabe, ma mère est guinéenne peule et en plus j'ai reçu l'écriture française. Les trois se sont superposés, j'avais le choix, mais il fallait que je pratique l'une des trois langues. J'ai choisi le français. Mais j'aurais écrit en arabe on me l'aurait reproché, m'accusant d'avoir délaissé le malinké. On a l'impression d'ailleurs qu'il y a un phénomène de défaitisme des Français. Ils n'encouragent pas réellement la langue française. Ils te demandent

pourquoi tu n'écris pas dans ta langue comme si ça les dérangeait que l'on travaille en français.

J.A. : Votre dernier roman semble très différent des précédents...

W.S. : Dans *le Zéhéros*, j'ai cherché à faire rire. J'ai été en Guinée en 84, après 21 ans d'absence, et j'ai vu. C'était tellement gros comme catastrophe qu'il valait mieux en rigoler...

J.A. : C'est nouveau, cet humour. Avant, votre littérature, comme celle de la plupart des auteurs africains, était d'un sérieux terrible...

W.S. : Malheureusement on rit toujours aux dépens des autres. Toi, tu rigoles, l'autre n'est pas content.

J.A. : Au dos du livre, on peut lire : « Williams Sassine s'est métamorphosé, défoulé, dans ce roman (...) où la veine satirique côtoie l'érotisme et la sensualité (...) »

W.S. : J'ai cherché à aborder la question de la sexualité dans *le Zéhéros*. Dans nos pays, faire l'amour est un de nos sports favoris, on aime ça, pourquoi ne pas en parler ! Je me suis libéré dans ce roman. J'ai un pavé énorme en chantier, et là je me bagarre avec une centaine de personnages, aucun ne veut mourir, même quand je les tue... Dans mes trois premiers bouquins aussi, on ne rigolait pas. Alors je me suis dit : je vais changer de style. J'ai pris des notes et un ami libanais m'a prêté son cabanon, une machine à écrire, et, en buvant mon whisky... c'est venu comme ça. Le type qui veut faire l'amour, il le fait ; le type qui dit : « C'est de la merde », j'écris

« le type dit : c'est de la merde »... je me suis laissé aller, quoi. Pornographique ? Non. Erotique, oui...

J.A. : On reste en fait dans la dérision... W.S. : Pour me moquer des autres j'ai dépeint mon personnage comme un con. C'est pour ça que je dis le Zéhéros, le zéro qui se prend pour un héros. C'est un calembour, mais c'est très important. En Afrique, dès qu'un nouveau chef d'Etat arrive au pouvoir, on lit sur les pancartes qui le soutiennent : « On est libre ». Comme si ceux qui portent ces pancartes s'étaient bagarrés pour faire tomber le précédent président. On applaudit le nouveau, en attendant qu'il tombe, et on recommence... Voilà les Zéhéros !

J.A. : Vous écrivez pour qui ?

W.S. : Maintenant, quand j'écris, je ne le fais pas pour nos populations. Premièrement : ils ne lisent pas. Deuxièmement : je n'ai rien à apprendre à quelqu'un qui crève de faim. Je peux dire à un Français, à un Américain : voilà ce qui se passe dans mon pays, je l'informe.

J.A. : Le malheur, c'est que même en France, seule une petite minorité lit des livres africains...

W.S. : On est beaucoup lu par des chercheurs... c'est notre problème

« Je n'ai rien à apprendre à quelqu'un qui crève de faim »

d'écrivain africain. On te convoque devant un forum, avec des gens très intelligents, et on te dit : pourquoi avez-vous mis la virgule là ? Et on est obligé de faire semblant d'avoir compris. Moi, je joue le jeu. Parler de littérature africaine, de littérature européenne, ça me gêne. Pour moi, seule existe la littérature, un point c'est tout. C'est une façon de connaître l'homme. A un moment donné chacun s'est plu à dire que le Nègre est d'une race à part, qu'il ne doute pas, qu'il est content surtout quand il est au clair de lune et qu'il a son tam-tam, etc. Evidemment c'est complètement faux. On doute, on a des angoisses métaphysiques, on a des problèmes, on cherche à bouffer comme l'Européen cherche à bouffer, on cherche à avoir un minimum de droits... C'est pas évident ? ●

Propos recueillis par Gérard Clavreuil



Williams Sassine